

BÉNÉDICTE
LA CAPRIA

Le **Jeu** des
possibles

JouVence
roman

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

Le Dernier Dîner, Camille Lesur
La Promesse du silence, Catherine Balance
Ce sera lui, Laurent Grima
L'Écho des souffrances silencieuses, Emmanuelle Drouet
Un secret peut en cacher un autre, Céline Colle
Le Chaman du Pacifique, David Perroud
Sous les arbres du destin, David Perroud
*Comment j'ai résolu l'épineux problème du changement climatique
(et trouvé l'amour)*, Sofia Giovanditti
Amour, Whisky & Étiquettes, Elsa Page
Il suffit d'une cerise sur le gâteau, Cécilia Duminuco
Le Sac à main d'une autre vie, Victoria Lecointe
Le Charme des fantômes trop bavards, Éliane Saliba Garillon
Le destin n'a pas toujours tort, Cécile Hovane et Laetitia Dupont
On n'est jamais à l'abri... d'une nouvelle joie, Yor Pfeiffer
Le Fabuleux Carnet des cœurs perdus, Enolla Brunetti
La Strip-teaseuse et le Chasseur de nuages, Sofia Giovanditti

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : **www.editions-jouvence.com**

E-mail : info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande.

© Éditions Jouvence, 2025

ISBN : 978-2-88984-032-8

Couverture : François-Xavier Pavion

Correction : Ségolène Estrangin et La Machine à mots

Mise en pages : Valérie Boukobza

Illustration page 361 : Bénédicte La Capria

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

*Pour Christophe,
au-delà de l'espace et du temps.*

Prologue

Mes bras comme des ailes.

La phrase tourne en boucle dans sa tête.

Bess, debout sur le rebord de la fenêtre, ouvre ses bras.

Ses mains offertes au vide, son regard glisse sur la rue enneigée.

Tout est calme.

Suspendu.

Dans le halo des lampadaires, les flocons tourbillonnent.

C'est un bon moment pour mourir, pense-t-elle.

Un instant, elle imagine s'envoler.

Se dissoudre dans l'air glacé.

Mais un corps ne vole pas.

Il chute.

Elle tend son pied nu.

Le vent mord sa peau.

Oscar.

Ramène son pied.

Une nausée la saisit.

BÉNÉDICTE LA CAPRIA

Il sera mieux sans moi.

Avec Louis.

Elle regarde une dernière fois la ville, ensevelie sous la
neige.

Et comme elle s'apprête à quitter ce monde,

Une larme silencieuse coule sur sa joue.

Une vie humaine, c'est si peu de chose...

Elle lève les yeux.

Se souvient des heures d'enfance, le front contre la vitre.

Le ciel était la seule issue.

Mais déjà, le poids de ses os la tire vers le bas.

Adieu, souffle-t-elle.

1.

Quelques heures plus tôt, Bess poussa la porte du magasin trempée par l'orage. La foudre avait grondé quelques minutes après son départ, mais, pour arriver à l'heure, elle avait bravé la pluie et le vent, ne stoppant son vélo que sous l'assaut violent d'une rafale.

– Salut ! lança-t-elle dans le magasin désert.

– Salut, répondit mollement Cécile, planquée derrière son comptoir.

Ses vêtements ruisselaient et ses chaussures faisaient des « flops » à chaque pas. Elle s'immobilisa, jambes écartées, visage baissé. Une petite flaque se forma aussitôt à ses pieds. D'un revers de manche, elle essuya ses yeux et leva la tête, consciente du regard scrutateur de la caméra qui enregistrerait ses moindres gestes. De nature soupçonneuse, le directeur passait son temps à surveiller ses employés.

– Il est là ? demanda-t-elle.

– Oui, au bureau, répondit Cécile, qui détenait le titre de la plus ancienne salariée du magasin.

– Humeur ?

– Affreuse.

Un frisson la traversa.

Au même instant, la porte de la réserve s'entrouvrit, laissant apparaître une tête rousse : Fabien, le nouveau.

Un p'tit gars du Nord aux gestes mécaniques.

– Salut. T'as vu l'heure ? dit-il en fonçant droit sur elle.

Bess haussa les sourcils.

– De quoi j'me mêle ?

Il l'ignora, attrapa sa veste, soigneusement rangée sous la caisse, et se dirigea vers la sortie. Avant de passer la porte, il lâcha :

– Demain, sois à l'heure. Ça suffit, les retards.

Un silence pesant s'installa jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue.

– Qu'est-ce qui lui prend ? murmura Bess.

Cécile haussa les épaules, déjà absorbée par l'écran de son téléphone.

L'horloge indiquait : 17 heures et 02 minutes.

2.

E ngoncée dans ses vêtements trempés, Bess frissonnait dans l'escalier menant au bureau. Heureusement, elle gardait toujours un change dans son casier pour parer aux intempéries.

– T'as vu l'heure ?

Elle sursauta. Assis dans son fauteuil de directeur, Stéphane tapotait sa montre en la fixant.

– Je t'attendais.

À croire que la supérette ne pouvait pas tourner sans elle !

Bess ravala sa salive et se dirigea vers son casier. Elle sortit les clés de son sac.

Trois mois plus tôt, elle avait intercepté un e-mail l'accusant du vol d'un coffret festif. Terrifiée à l'idée d'être licenciée ou, pire, poursuivie pour un délit qu'elle n'avait pas commis, elle en avait perdu l'appétit et le sommeil.

Les jours suivant cette accusation, ses moindres faits et gestes furent scrutés par la direction, ses clôtures de comptes épluchées dans son dos...

Il fallut attendre l'inventaire, quinze jours plus tard, pour qu'elle soit définitivement innocentée : le coffret avait été vendu, il s'agissait d'une simple erreur de comptage. Mais le mal était fait : les regards accusateurs, les reproches muets de ses collègues et tous les non-dits avaient déposé en elle un indélébile sentiment de rancœur.

Depuis, elle refusait de parler au directeur.

Stéphane la rejoignit dans le couloir, le dos droit, les épaules tirées en arrière. Il avait lissé ses cheveux d'un geste rapide, comme pour rappeler qui était le patron ici. Un peu de sueur commençait à perler sur ses tempes.

– Tu devrais être à ton poste, en place à 17 heures tapantes. Ce n'est pas ton heure d'arrivée mais de prise de service, dit-il.

Bess serra les dents et s'immergea dans ses pensées. *Je dois trouver une solution et me tirer d'ici. J'en peux plus de leurs chiffres, de leurs marges, des rayonnages et des plannings à gérer.*

Elle déposa son imperméable dans son casier, prit le change et se tourna vers Stéphane, qui lui barrait la route, planté là comme un maton.

– Pardon, je veux aller me changer, souffla-t-elle enfin.

– Tu entends ce que je te dis ? La ponctualité n'est pas une option.

– Oh ça va ! Tu vas pas chipoter pour une minute.

– Trois minutes.

- Deux minutes !
- Baisse les yeux !
- Je me suis pris l'orage, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué !
- Dans ce cas, arrive avant l'orage. Je préfère.
- C'est ça !
- Je suis responsable de toi. Je dois toujours savoir où tu es. Toujours.

Il marqua une pause, cherchant visiblement l'approbation de Bess. Mais elle le toisa, un rictus dédaigneux au coin des lèvres. Stéphane devint écarlate.

– Si t'es pas contente, j'attends ta démission, dit-il plus fort qu'il ne l'aurait voulu.

Elle réprima l'envie de lui balancer ses vêtements à la figure... D'un mouvement sec, elle se faufila sous le bras qui lui barrait le passage et fonça dans les cabinets.

Enfermée à double tour dans l'unique sanitaire du magasin, Bess ôta sa robe et son collant. Elle s'épongea le corps avec les feuilles de Sopalin et pencha la tête au-dessus de la cuvette pour s'essorer les cheveux, ce qui eut pour effet de raviver ses idées noires. *Mon avenir est sans espoir. Il n'y aura plus jamais d'amour pour moi. C'est fini. À quoi bon vivre ?* ressassa-t-elle pour la énième fois.

Elle se regarda dans la glace. Son mascara avait coulé. Elle frotta ses joues, s'assit sur la cuvette et épongea ses escarpins.

Quelques minutes plus tard, elle ressortit sur la pointe des pieds. Pour rejoindre son poste, elle devait passer devant

Stéphane et marchait à pas de loup pour éviter toute interaction avec lui, mais chaque fois que son pied touchait le sol, des bruits de clapotis la trahissaient. Sans lever le nez de son écran d'ordinateur, Stéphane la héla au moment où elle arrivait à sa hauteur :

– Bess !

Elle se figea. De l'index, il désigna la chaise face à lui. À contrecœur, elle s'assit, les mains glissées entre ses cuisses, pour réprimer des tremblements nerveux.

Stéphane, enfoncé dans son fauteuil de directeur, actionnait lentement sa pince antistress.

– Fabien sera mon assistant, déclara-t-il.

– Quoi ?

– Tu n'es pas fiable.

Elle resta un instant interdite.

– Mais... Ça fait des mois que je fais le boulot et vous allez filer le poste au remplaçant ? Vous êtes sérieux ?

Stéphane fit pivoter son fauteuil vers la vitre. Un éclair déchira le ciel. Puis revenant vers elle, il sourit.

– Oui, on va donner le poste au remplaçant.

Son air satisfait la dégoûta. Elle tapa du poing sur la table.

– Tu me dois le poste.

Stéphane sursauta. Croisa les bras.

– Je ne te dois rien.

– Si. C'est mon poste.

– Je ne suis pas le seul à prendre les décisions.

– Bande de misogynes, dit-elle en se levant. Des sales misogynes. Et ne compte plus sur moi pour faire les comptes, c'est bien compris ?

– Attends, je n'ai pas fini.

– Quoi encore ?

Elle soutint son regard. *Je n'ai plus rien à perdre, songea-t-elle. De toute façon, il va remonter mon retard à la direction, qui prendra son parti. Qu'ils aillent se faire foutre.*

Stéphane pressait sa pince antistress de plus en plus vite.

Il tremblait légèrement et une veine battait à sa tempe.

Des gouttes de sueur se mirent à couler en ligne sur son front, acides.

Bess détourna la tête, écoeurée.

Il se leva d'un bond. Le poing partit avant même qu'il y pense. S'écrasa dans le mur à vingt centimètres du visage de « sa » salariée.

– Aaaaahhhh.

L'impact avec le ciment lui arracha un cri de douleur. Stéphane, blême, secoua sa main. Bess recula d'un pas, sans le lâcher des yeux. *Le prochain coup sera peut-être pour moi*, pensa-t-elle.

– Putain... casse-toi ! gronda le directeur.

Bess ravala ses larmes.

– Tu vas pas chialer, en plus ?! On aura tout vu...

Il se jeta sur son manteau, l'enfila de sa main valide et laissa tout en plan : le coffre grand ouvert, les clés dessus.

Bess reprit son poste.

Vers 20 heures, alors qu'elle remplaçait Cécile pendant sa pause, une silhouette familière attira son attention.

Elle se figea : c'était Evy, sa sœur, qui regardait de son côté avec insistance. Le choc. Cela faisait au moins deux ans qu'elle ne l'avait pas vue. Mais qu'est-ce qu'elle foutait dans le quartier ?

Son beau-frère, Manu, la rejoignit dans l'allée centrale. Il poussait un caddie dans lequel un bébé d'environ 1 an babillait. *Mon neveu*, songea Bess avec stupeur. *Je suis tata ! Pourquoi personne ne me l'a dit ?* Une fois de plus, elle eut l'impression de ne pas exister. Comme si, pour eux, elle était déjà morte.

Evy murmura quelque chose à l'oreille de Manu, qui, à son tour, regarda de son côté. Alors ils se dirigèrent vers sa caisse, la seule ouverte.

– Bonsoir, souffla Evy en posant un paquet de lessive sur le tapis roulant.

Il était impossible de savoir à qui elle s'adressait car elle baissait les yeux. Bess scanna les articles, encaissa leur panier et tendit le ticket de caisse. Ils prirent leurs sacs et elle les regarda partir, sans un mot...

3.

À minuit, Bess fit glisser les grilles derrière Cécile avant de retourner au bureau. Voilà, elle disposait d'un quart d'heure pour fermer les caisses et faire les comptes du magasin alors qu'au minimum, il lui fallait trente minutes — mais selon Stéphane, elle traînait. Résultat : quatre soirs par semaine, elle travaillait gratuitement au moins un quart d'heure de plus. Il lui faisait sentir son incompétence en toute occasion. Alors elle se pressait, négligeait certaines vérifications tout en ayant la fâcheuse impression de se faire rouler. Mais ce soir, elle partirait à l'heure. Marre de se faire exploiter, c'était fini. Puisqu'on la payait le moins possible, elle en ferait le moins possible.

Elle rangea billets et reçus dans une pochette, qu'elle fourra direct au coffre sans compter. Après tout, les comptes, c'était le boulot du directeur, pas le sien. Son audace la mit de bonne humeur. Stéphane n'avait plus aucune prise sur elle : qu'il s'étouffe avec ses chiffres.

Il restait dix minutes à tuer pour honorer son planning. Elle se servit un verre d'eau et le but tout en ressassant la visite d'Evy. Qui l'avait envoyée ? Les parents ? Non, ils ne l'aimaient pas assez pour ça.

Bess regarda par la fenêtre. Au loin, sur le boulevard, elle apercevait les illuminations. C'était beau. Mais ça lui serrait le cœur.

Dans quatre jours, ce serait Noël et cette période la rendait maussade. Tous les ans, c'était la même rengaine : qu'est-ce que tu vas faire à Noël ? Elle s'en sortait d'un « Oh, pas grand-chose », et personne ne creusait vraiment le sujet.

Pour la centième fois de la journée, elle rumina les mêmes pensées : les autres se réunissaient en famille à Noël, ils s'offraient des cadeaux. Les autres allaient à la messe ou au cinéma. Ils s'enivraient et le Père Noël gâtait les enfants. À Noël, tout le monde était entouré, mais elle, elle serait seule. C'était si triste, Noël ! Elle s'efforçait de faire bonne figure, mais c'était vraiment la période la plus déprimante de l'année. *C'est un soir comme un autre !* se raisonnait-elle. Mais non, justement. Noël n'est pas un soir comme un autre. Sinon, pourquoi se sentait-elle si mal, si seule, au fur et à mesure que la date fatidique approchait ? Ça la rendait malade.

Ça faisait un bail qu'elle n'avait pas vu ses parents. Plus longtemps encore qu'Evy. Et elle espérait toujours que sa mère décroche son téléphone et l'appelle. Elle lui dirait : « *Bonjour Bess, je pense souvent à toi... Tu voudrais passer à la maison pour Noël ? Ça me ferait tellement plaisir de te*

revoir. » Bien sûr, elle se méfierait. Peut-être même déclinerait-elle l'invitation. Mais au moins, elle aurait l'assurance de leur manquer un peu. Là, elle avait toujours l'impression de ne pas avoir d'importance. Pour personne.

Elle décrocha le téléphone et composa le numéro de ses parents.

– Allô, c'est moi, Bess.

Il y eut un silence. Un froid qui la gagna jusqu'à l'os.

– T'as vu l'heure ? demanda la mère, stupéfaite.

– Oui... Excuse-moi, je voulais avoir de vos nouvelles.

– Ah bon ?

– Oui, ça fait longtemps.

– Tu te souviens qu'on existe ?

– Evy est venue au magasin où je travaille. Elle t'a pas dit ?

– Non.

– Je suis responsable dans un magasin. Je fais un peu de tout, les comptes, le management, la caisse aussi, mais c'est un petit magasin, tout le monde fait la caisse.

Un silence gênant s'installa. Bess attendait que sa mère la félicite. « *C'est bien ma fille, je suis fière de toi.* » Au lieu de quoi, elle dit :

– Ah, c'est dommage que tu n'aies pas continué les études. Tu avais du potentiel, mais te voilà caissière.

Ça, c'était bien sa mère, elle aimait appuyer là où ça fait mal.

– Mais non, je suis responsable, se défendit-elle.

C'était vrai. Elle était responsable même si son intitulé de poste ne le mentionnait pas et que son salaire plafonnait

au Smic. Elle n'avait pas menti. Elle était responsable et personne ne l'aidait. Ça méritait bien quelques félicitations.

– Vous faites quoi à Noël ?

– Ben rien, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

– Je pourrais peut-être passer vous voir, cette année.

– Non, Bess. Ta sœur sera là. J'ai pas envie que tu fasses des histoires.

Sa gorge se noua. Surtout ne pas craquer. Ni larmes ni injures. Mais elle ne put retenir un mouvement d'humeur.

– Je vous laisserai en famille, t'inquiète.

– Oh là là, ce que tu peux être agressive. Ça change pas. Et je te rappelle que c'est ta famille aussi.

Sa mère lui parlait froidement, presque avec dédain. Elle se tendit. D'un coup.

– Tu parles ! Une famille où je ne suis pas la bienvenue, t'appelles ça comment ?

– À qui la faute ?

– C'est de ma faute ? C'est ça que tu dis ? C'est de ma faute si j'ai pas de famille ?

– Ah non, Bess. Tu arrêtes tout de suite. Je ne veux pas en entendre plus.

– Ben, raccroche.

– Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Tu as vraiment un don pour me mettre hors de moi.

Cette fois, Bess resta muette. Sa mère reprit :

– Mieux vaut qu'on en reste là pour cette fois.

Et elle raccrocha.

Cinquante-quatre secondes. Moins d'une minute. Voilà à quoi se réduisait leur première discussion après trois ans

de silence. Sa mère ne voulait pas lui parler, c'était évident. Mais pourquoi ? De quoi avait-elle peur ? Chaque échange avec sa génitrice ne faisait qu'accroître sa culpabilité, bien qu'elle ne comprenne toujours pas quelle faute elle avait commise.

Bess balança son crayon à l'autre bout de la pièce et prit son visage entre ses mains. Elle se sentait mal, avec une sacrée envie de hurler, de taper, de passer ses nerfs quelque part. Sur quelqu'un ou quelque chose. Elle se mit à cogiter à mille à l'heure et chacune de ses pensées venait nourrir l'angoisse qui gonflait en elle.

Dans les autres familles, ça ne se passe pas comme ça. Même si je suis imparfaite, ne devraient-ils pas m'accepter telle que je suis ? Qu'est-ce que j'ai fait de si grave ?

Sa famille, de l'extérieur, avait l'apparence d'une famille ordinaire. Toute l'anomalie reposait donc sur elle et sur elle seule. Si au moins ils étaient morts, se mit-elle à espérer, ce serait plus simple. J'aurais un alibi pour justifier une telle solitude. La réalité rejoindrait ce que j'éprouve au plus profond de moi.

Les dix minutes étant écoulées, et même dépassées, elle enfila son manteau encore trempé, ferma le bureau et, après avoir éteint le magasin, enclencha l'alarme.

4.

Les rues ressemblaient à sa vie : froides et vides. Bess n'avait pas envie de rentrer. Pas après ce coup de fil. Elle avait besoin de parler à quelqu'un. Mais qui aurait envie de partager son chagrin ? C'étaient les fêtes. Chacun s'appliquait à jouer la comédie du bonheur.

Elle pédalait énergiquement. Absorbée par ses pensées, elle fut surprise par une Fiat Panda qui lui coupa la route. Elle freina brusquement. Les roues se bloquèrent et le vélo dérapa. Bess s'écrasa dans les poubelles et le vélo finit sa course dans le mur.

– Salope ! cria, hilare, un des gars du bolide.

Décidément, songea-t-elle en se dégageant des ordures, tout va de plus en plus mal depuis cette dispute avec Stéphane.

Récoltait-elle le fruit de sa révolte ? Quand on est pauvre, on n'a pas le droit de dire non.

Se relevant, elle constata avec stupeur qu'elle se trouvait devant le domicile de Louis. Peut-être même dans ses poubelles. Au milieu des détrituts de ses repas, de leurs repas...

Il lui arrivait encore de faire un détour jusqu'à chez lui après son service, mais cette nuit, ça s'était fait sans qu'elle y pense. Il lui manquait tellement. Tout le temps. Alors son corps l'avait guidée vers chez lui, malgré la promesse qu'elle s'était faite de ne plus s'humilier ainsi.

Elle leva les yeux vers sa fenêtre. Au troisième.

Soudain, elle imagina Louis et sa femme enlacés, comme ils le faisaient avant... tous les deux ! Et l'envie de le revoir la submergea.

Elle s'approcha de l'interphone. Sonna.

Un an plus tôt, presque jour pour jour, Louis avait quitté sa femme et son fils juste né pour vivre avec elle. Ils avaient emménagé ensemble et malgré ses scrupules à briser une famille, Bess s'était sentie élue. Cet homme la comblait de ses regards, de son corps, qu'elle ne se lassait pas d'explorer. *Jamais*, se disait-elle, *je ne pourrai vivre séparée de lui*. Seulement, trois mois plus tard, en pleine romance, il se ravisa :

- L'essai n'est pas concluant.
- Quoi ? Quel essai ?
- Mais nous deux ! Ça ne marche pas.
- Je ne suis pas d'accord. Moi, je suis heureuse avec toi.
- Non. Tu es tourmentée, agitée... La nuit, tu cries.
- Pardon.
- De toute façon, je ne suis pas libre. J'ai un enfant.
- Et tu viens seulement de t'en apercevoir ?
- Il n'y a pas que ça, Bess. Essaie de comprendre un peu, merde.
- Je comprends pas.

– Tu as beaucoup de problèmes.

Il y eut un blanc.

– Oui, et alors ? Tout le monde en a. Ce n'est pas un scoop, balbutia-t-elle.

– Non, mais toi, ça vient de loin. De trop loin. Je ne suis pas sûr de pouvoir gérer ton désordre.

Quand elle y repensait, ce qui la blessait le plus, c'était ce ton condescendant qu'il avait employé pour lui dire. « Tu as beaucoup de problèmes, Bess. » Elle s'était sentie avilie, comme si ses sentiments et ses efforts ne valaient rien.

– Oui ? Y a quelqu'un ?

Une voix féminine grésillait dans l'interphone. Sa femme ! Un instant plus tard, une silhouette apparut à la fenêtre. Bess se cacha sous le porche pour l'observer. Tout ce que lui avait dit Louis, c'est qu'elle s'appelait Rose... La femme balaya la rue de droite à gauche et inversement... plusieurs fois. Son regard s'arrêta aux poubelles. Le réverbère l'enveloppait d'un voile laiteux et Bess put discerner son visage : quoi ? C'était elle, sa femme !?

La distance et la nuit brouillaient ses traits, mais elle venait parfois au magasin... Et jamais elle n'aurait pu imaginer que c'était elle, la femme de Louis !

Roulée dans une robe de chambre marron, les cheveux retenus par une pince, elle ne payait pas de mine. *Mais ce qu'elle est quelconque ! C'est donc ça, le genre de Louis ? Quelconque ? Qu'a-t-elle de plus que moi ?* s'interrogea Bess. Elle avait fait tant d'efforts pour plaire à Louis. Elle s'était infligé des diètes et des séances de torture pour garder un corps mince et musclé mais, quand même, Louis préférait

l'autre. Preuve que, quoi qu'elle fasse, elle ne serait jamais aimée. La femme se pencha sur le garde-corps et, soudain, braqua la lumière de son téléphone sur elle. Bess n'eut pas le temps d'esquiver.

- Mademoiselle, c'est vous qui avez sonné ?
- Oui, c'est moi. J'ai eu un accident.
- Ah oui, j'ai entendu du bruit. Vous êtes tombée ?
- Il y a du verglas, j'ai dérapé... À vélo.
- Vous vous êtes fait mal ? demanda Rose.
- Non.
- Sûre ? insista la quelconque.
- Oui, oui. J'ai rien. Je vais tout remettre en place.

C'était si étrange cette discussion. *Est-ce qu'il lui a parlé de moi ? Peut-être même lui a-t-il montré une photo.*

Bess agrippa la poubelle et s'arc-bouta pour la redresser.

- Vous allez pouvoir rentrer chez vous ?
- Oui.
- N'hésitez pas, en cas de besoin sonnez : mon mari pourra vous aider, dit-elle en refermant la fenêtre.

Alors seulement, Bess remarqua une silhouette familière qui se tenait derrière Rose... Louis. Elle l'aurait reconnu d'un coup d'œil dans une foule. Il avança et son ombre, comme démultipliée, se jeta sur la chaussée. Il se pencha et leurs regards se croisèrent.

Leur dernière entrevue remontait au mois d'octobre : elle l'avait coursé dans la rue quand il quittait le magasin, le suppliant de lui accorder un dernier rendez-vous.

Louis se détourna subitement et Bess se sentit faiblir. Elle secoua les bras pour faire circuler le sang. « Je l'ai vu »,

murmura-t-elle pour se consoler du sentiment d'extrême abandon qui l'étreignait. Elle traversa la chaussée pour récupérer son vélo. Le cadre était complètement tordu. Même en le poussant, ce serait une vraie galère de le ramener chez elle.

Elle cherchait un endroit pour l'attacher quand le hall de l'immeuble s'éclaira. Louis en sortit. Il chuchota :

– Qu'est-ce que tu fous là, toi ? Rentre chez toi.

Il semblait vraiment furieux, s'adressant à elle comme à une paria, une va-nu-pieds. Il la surplombait d'une tête, et Bess leva des yeux pleins de douleur. Il l'attrapa par la manche et la secoua.

– Comment oses-tu venir ici ?

– Je ne voulais pas venir...

– C'est ça !

– Je pensais à autre chose et je suis arrivée ici...

– Toujours les mêmes conneries.

– Mais non. Tu me manques, Louis. C'est dur...

Il jetait des regards paniqués vers la fenêtre du troisième.

– Bess, je ne veux plus te voir. Plus jamais. Et si tu reviens, j'appellerai encore la police.

– Mais pourquoi tu dis encore ? Tu n'as jamais appelé la police à cause de moi. Personne n'a jamais appelé la police à cause de moi.

– Dégage !

Il lui tourna le dos et disparut.

5.

Un rai de lumière filtrait sous la porte de Judith, la concierge. Soudain le panneau s'ouvrit. Dans une robe de chambre noire à col de fourrure, des lunettes fumées sur les yeux, la vieille chouette apparut. À croire qu'elle passait sa vie l'œil rivé au judas à surveiller les allées et venues des locataires.

Judith était une vraie diva, ce qui ne l'empêchait pas de passer la serpillière deux fois par semaine et de gravir les sept étages malgré son vieux corps rabougri. Coquette, elle cachait son âge mais elle devait avoir au moins 75 ans. C'était un personnage aimé autant que décrié dans l'immeuble.

Des bruits couraient à son sujet : que c'était une alcoolique, une « gourgandine ». Dans sa jeunesse, elle aurait brûlé les planches de théâtre avant de sombrer dans l'oubli. À la mort de son mari, le propriétaire de l'immeuble lui avait trouvé cette place. Certains disaient qu'ils étaient amants. À leur âge ! En tout cas, elle passait ses journées à épier les faits et gestes des résidents et plus d'une fois,

Bess l'avait surprise en train de médire sur le dos des uns et des autres. Alors de crainte que sa vie privée ne fasse le tour de l'immeuble, elle s'évertuait à repousser ses questions.

– Ça va, ma chérie ? demanda Judith de sa voix rocailleuse.

Devant l'absence de réponse, la concierge sortit un paquet de cigarettes de sa poche et s'en grilla une. Elle aimait bien la petite locataire du cinquième. Elle sentait une faille chez elle, quelque chose de similaire à son fils adoré. Mais la petite restait distante malgré ses efforts pour l'approcher.

Bess fronça les sourcils, la fumée de cigarette était interdite dans le hall et elle était asthmatique ! Tout en surveillant la vieille du coin de l'œil, elle ouvrit sa boîte aux lettres.

– Tu saignes, ma chérie ! commenta Judith en fixant ses jambes.

Elle baissa les yeux. Son collant était déchiré et la peau de ses genoux ressemblait à de la marmelade.

– C'est rien, dit-elle.

– Entre, je vais te soigner.

– Bonne nuit ! trancha Bess.

– Comme tu veux ma puce, mais n'hésite pas si tu as besoin... Tu sais où me trouver.

– Oui, si j'ai besoin je te sonne, dit-elle d'un ton abrupt.

Bess s'en voulait de se montrer si désagréable, mais Judith s'obstinait à se montrer amicale. *Mais qu'elle me lâche, quoi !* s'écria-t-elle intérieurement en jetant les prospectus dans la poubelle. Elle referma sa boîte aux lettres et s'engagea dans l'escalier.

– Oh, ce petit amour t’a entendu, s’exclama Judith en refermant sa porte.

Comme chaque fois qu’elle posait un pied dans l’immeuble, cinq étages plus haut, Oscar miaulait à fendre l’âme. Tout en enchaînant les volées de marches, Bess s’interrogeait sur le comportement de Judith. Elle se montrait si gentille malgré son mauvais caractère. Rien ne semblait pouvoir entamer ses bonnes dispositions. C’était incompréhensible, voire effrayant. Et ne croyez pas qu’elle se montrait si avenante avec tous les résidents de l’immeuble. Non, elle réservait un traitement de faveur à Bess, comme si... Comme si quoi d’ailleurs ? En vérité, chaque fois que Judith tentait un rapprochement, Bess pensait à sa mère et ça la bloquait. Car sa mère n’avait jamais exprimé une once de tendresse. Jamais elle ne l’avait prise dans ses bras, bercée, cajolée. Le manque était si total qu’elle ne pouvait en saisir l’ampleur. Comment manquer d’amour quand on n’y a jamais goûté ?

La première personne de sa vie, la plus importante de toutes, celle qui lui avait donné la vie, ne l’aimait pas.

Son chat miaulait derrière la porte. « Mon Oscar », dit-elle d’une voix transformée par la tendresse. Il lui répondit d’un cri aigu. Elle mit un moment à ouvrir sa porte, si voilée que la serrure se bloquait. Elle jura contre cet immeuble pourri qu’un propriétaire vénal refusait d’entretenir. *A priori*, c’était l’amant de la vieille chouette. Enfin, la porte céda et elle entra.

Un gros chat noir se jeta dans ses jambes et elle s’agenouilla pour le caresser.

– Mon bébé, dit-elle dans un éclat de rire. T'es trop chou. Heureusement que t'es là, toi ! Je t'aime tellement.

Elle retira ses chaussures et son collant, qu'elle jeta sur le radiateur. Ses pieds étaient fripés et rouges comme si elle sortait du bain. Le chat se frottait toujours, quêtant son attention. Elle le prit dans ses bras et se releva. Elle hésita un court instant avant de monter le chauffage, à cause de la facture... Mais le froid était trop prégnant cette nuit. Il avait colonisé toutes les cellules de son corps. Il lui fallait impérativement de la chaleur.

Elle fit un pas vers le salon... glissa dans quelque chose de gluant. *Non, pas ça*. Le pied droit. Elle regarda le sol. Oscar avait chié par terre, ce qui ne lui arrivait jamais. Décidément, ce n'était pas son jour. Et sa bonne humeur se transforma aussitôt en colère.

– Qu'est-ce que t'as fait ? cria-t-elle.

Tous les déboires des dernières heures remontaient. Elle attrapa Oscar par la peau du cou et claudiquant sur un pied, le jeta dans sa litière.

– Et je ne veux pas t'entendre ! cria-t-elle. Je devrais te jeter à la rue, tu portes malheur, espèce de diable !

Elle ferma la porte d'un coup de pied, balança deux ou trois trucs qui lui passaient à portée de main. En retour, le sol tonna. C'était Alain, son voisin d'en dessous, qui criait dès qu'elle faisait un peu de bruit.

Bess serra les poings pour retenir les insultes.

Dans la salle de bains, elle essuya son pied avec du papier avant de le rincer sous le jet de la douche. Puis se jeta sur le canapé : « C'est fini, j'arrête. J'arrête tout », dit-elle avant

de fondre en larmes. Elle pleura. Comme on se vide. Sans discontinuer. Et quand, épuisée, elle n'eut plus la force d'un sanglot, elle fut prise de remords.

– Oscar, mon pauvre bébé, je suis si méchante, souffla-t-elle.

Elle se précipita pour lui ouvrir. Le chat feula en la voyant. Son Oscar. Le seul qui ne l'ait jamais abandonnée. Elle se sentit monstrueuse.

– Oscar, mais n'aie pas peur...

Le chat fila entre ses jambes et se réfugia dans sa chambre. Elle jeta un œil à sa litière. Juste à côté des toilettes. Le matin, ils faisaient pipi ensemble. Et elle débordait de merdes. Pas étonnant qu'il ait chié par terre, pauvre bête. Même son chat, qu'elle adorait, elle s'en occupait mal. Pire, elle le maltraitait. Elle se plaisait à juger sa mère, mais elle ne valait pas mieux !

Rattrapée par les scrupules, elle rejoignit Oscar dans la chambre. S'allongea par terre et tendit une main amicale vers le chat, qui avait l'habitude de se cacher sous le lit.

– Pardon, mon bébé.

Le chat répondit d'un bref miaulement, sortit de sa cachette et se jeta sur son épaule, sa petite tête blottie dans son cou comme s'il voulait la convaincre qu'elle ne ressemblait pas à sa mère. On dit que les chats sont rancuniers, mais pas Oscar. Elle le couvrit de baisers.

Le chat contre son cœur, Bess s'étendit sur le lit et tint en elle-même un long conciliabule : à 25 ans, il n'y aurait plus d'amour pour elle. Elle le savait maintenant. Elle avait grillé toutes ses cartouches. À quoi bon s'obstiner ?

Elle aurait pu aimer un enfant et ce faisant, choisir la vie. Mais elle refusait d'exposer un petit être innocent à quelqu'un comme elle, de violent, de méchant. Parfois, elle se dégoûtait. Ah, c'est sûr, on lui avait souvent fait sentir qu'elle n'était pas recommandable et il n'y avait jamais eu personne pour la défendre. Mais ça n'excusait en rien la réaction qu'elle avait eue avec Oscar. À un moment ou un autre, elle passerait ses nerfs sur lui. Et si l'envie lui venait de se faire engrosser, que naîtrait-il de ses entrailles ? Un monstre, comme elle ? C'était sans issue. Définitivement, elle se sentait inapte à faire le bien, indigne d'amour. Elle eut une impression de gâchis immense.

« Je voudrais que tu sois morte », lui avait un jour soufflé sa mère. Quel âge avait-elle ? Quelques mois, 1 an, 3 ans... ? La phrase était restée gravée dans sa mémoire. Le psy qu'elle voyait de temps en temps avait dit qu'à cet âge il s'agissait d'un faux premier souvenir. Elle se serait fabriqué une représentation mentale en associant des fragments d'expériences vécues, des photos ou des anecdotes familiales. Au fil du temps, cet événement fictif s'était stocké dans la mémoire comme s'il avait vraiment eu lieu. Il lui avait dit aussi qu'il se foutait bien de savoir comment elle allait, ce qui l'intéressait c'était son inconscient. Alors elle avait tu ses souvenirs vu qu'ils étaient faux et depuis, les rares fois où elle venait s'asseoir dans son cabinet, elle parlait d'idées lointaines et métaphysiques pour lui faire plaisir.

Elle se dévêtit, enfila un pyjama en peluche rose et se cala sur le canapé. Elle attrapa la télécommande et alluma la télé, le son à peine audible car ses journées au magasin

étaient bruyantes et elle aimait le silence. Elle zappa sur différentes chaînes. Guerre, attentats, crise, pouvoir d'achat. L'ensemble des programmes semblait conçu pour générer du désespoir. Elle arrêta son choix sur une émission de télé-réalité et coupa le son. Les images avaient un pouvoir hypnotique. Elle piqua du nez.

Quelques minutes plus tard, elle se réveilla avec cette phrase en tête : *Tes bras comme des ailes*. Elle tremblait. Des pensées suicidaires l'habitaient. *Jette-toi dans le vide*, lui commandait une voix qui remontait des profondeurs de son inconscient. Comme si elle était possédée.

Cette fois, faut que j'y passe, pensa-t-elle. *Tout ce que j'ai fait dans la vie pour m'en sortir a toujours échoué, j'y arrive pas, je retombe tout le temps. Ça ne sert à rien de persister, la vie n'est pas faite pour moi, tout simplement*. Et aussi amer que fût ce constat, il l'apaisait.

Pour la première fois de son existence, elle sut exactement ce qu'elle devait faire. Elle regarda la fenêtre. *Je vais me jeter*, pensa-t-elle. Elle se leva et marcha jusqu'à elle. Une voix l'encourageait : *C'est ça, jette-toi, jette-toi, Bess, tu es une bonne fille. Allez, sois courageuse et tout sera fini, tu n'auras plus jamais mal*. Elle lui faisait croire que c'était pour son bien. Comme une guérison radicale. *Ton tort, c'est de t'accrocher à la vie mais ça sert à quoi ? Tu vas mourir un jour, alors autant abréger tes souffrances. Ce qui t'attend, tu l'as déjà vécu*. Elle se sentait possédée, mais la voix disait vrai. Le seul moyen de régler ses problèmes était de mourir.

J'en peux plus ! J'arrête !

Elle se rendait compte soudain à quel point cette vie lui pesait. Tout en elle réclamait du repos. La mort pourrait devenir sa terre d'asile. Son refuge. *Tu n'es pas tenue de tout endurer, de tout accepter. Tu peux partir. Et voler comme un oiseau.*

Un dilemme se présenta pourtant : Oscar. L'idée de l'abandonner lui paraissait cruelle. Parce qu'il lui vouait une affection sans bornes. Parce qu'il égayait de son amour tant d'instant moroses de sa vie. La nuit, il se pelotonnait entre ses jambes et sa présence la rassurait. Quand elle pleurait, il se roulait sur son cœur et la consolait d'une sérénade de ronrons et de léchouilles amoureuses. Il avait besoin d'elle autant qu'elle avait besoin de lui, mais elle n'était plus capable de s'en occuper. Sa litière était sale. Elle le négligeait. Pire, elle le brutalisait. L'abandonner lui laisserait une chance d'être adopté par quelqu'un de mieux.

6.

De retour chez elle, après avoir confié Oscar à la concierge, Bess est frappée par la lueur funeste qui envahit son salon. Elle ouvre la fenêtre, grimpe sur le rebord, se hisse sur la pointe des pieds et se penche doucement. *Mes bras comme des ailes. Tu parles ! Le destin d'un objet jeté d'un immeuble est de s'écraser, pas de s'envoler*, pense-t-elle prosaïquement. *Tant pis ! J'aurais tout raté jusqu'au bout.*

Elle ouvre ses bras, ses mains offertes au vide.

Le vent mord sa peau.

Et déjà, le poids de ses os la tire vers le bas.

– Adieu, souffle-t-elle.

– Mademoiselle, mademoiselle.

Bess se rattrape au garde-corps.

Dans l'immeuble d'en face, un homme avec un pardessus noir lui fait un signe de la main. Il fume sur son balcon sans la quitter des yeux.

– Ça ne va pas, mademoiselle ? On peut parler si vous voulez.

Il crie à cause de la distance, mais quelque chose de doux demeure dans sa voix. Elle se fige, accroupie en équilibre sur le rebord de la fenêtre. Doit-elle vraiment se jeter ? C'est bête, mais elle aurait presque envie de se réfugier dans ses bras. C'est une image, la rue les sépare. Mais elle croit une seconde qu'il pourrait la sauver de cette vie ridicule. Mais pourquoi un inconnu l'aiderait ? Elle secoue la tête. Elle ne peut pas parler. Si elle ouvre la bouche, elle va fondre en larmes.

– Y a-t-il quelque chose que je peux faire ?

Oui, me foutre la paix, pense Bess.

– Vous allez vous pétrifier en statue de glace si vous ne bougez pas.

C'en est trop ! Bess saute dans son salon et referme la fenêtre.

Elle glisse contre le mur, se met en boule pour échapper à son regard. *Je ne peux même pas me tuer tranquillement*, peste-t-elle. Elle tremble, son cœur bat la chamade et ses mains sont moites malgré le froid glacial. Elle allait sauter. Si ce type n'était pas intervenu elle aurait sauté, elle serait morte ! Subrepticement, elle se visionne sur la chaussée, les chairs éclatées. Elle repousse l'image d'une caresse vive sur le front.

Je l'ai déjà vu ce type. Un grand, mince, l'air suffisant des riches à qui tout réussit. Quand elle rentre du magasin, c'est le seul chez qui la fenêtre reste toujours éclairée. Il vit la nuit et reçoit des femmes gaulées comme des mannequins. Il doit avoir une vie lumineuse, pleine de rencontres et de réussites. Alors qu'elle... Sa vie est un carnage. *Il n'y a pas*

d'amour pour moi, se répète-t-elle encore. Arrête de rêver, t'es finie.

Quand le gars lâche enfin l'affaire et s'enfonce dans son appartement, elle se lève, fait les cent pas dans son salon. Quatre en direction de la fenêtre, quatre vers l'entrée... Il l'a coupée dans son élan. Elle allait sauter. Mais maintenant, il faut tout recommencer : la préparation mentale, le courage d'en finir avant le grand saut. Ce n'est pas si facile de se suicider.

Bess étouffe un sanglot alors que le type d'en face recommence à lorgner vers son appartement. Il ouvre la fenêtre, fait quelques pas sur son balcon. *On n'a pas de vie, monsieur le prélat ?* Elle renonce définitivement à se défenestrer, impossible de faire ça sous son nez. Elle énumère les mille et une façons de se tuer, parce qu'il est hors de question de faire marche arrière pour une bête histoire de voisinage. Il faut trouver une autre méthode. Pendaïson ? Trop violent. Sectionner les veines des poignets ? Impossible, ses couteaux ne sont pas aiguisés. Tout ce qu'elle a sous la main, c'est sa pharmacie.

L'empoisonnement médicamenteux est la méthode la moins efficace, selon une récente étude.

– Si je mets la dose, ça marchera, réfléchit-elle à voix haute.

Elle se dirige d'un pas décidé vers la salle de bains, sort les boîtes : aspirine, antibiotique, anxiolytique, antihistaminique... Elle les réunit en petit tas au milieu du salon et commence son intoxication.

Vole, vole...